

culer devant un amour accepté par elle avec le consentement de son oncle et que devait bientôt couronner le mariage. Miss Alicia Ward ressemblait un peu à ces héroïnes de Shakespeare chaste ment hardies, virginalement résolues, dont l'amour subit n'en est pas moins pur et fidèle, et qu'une seule minute lie pour toujours ; sa main avait pressé celle de Paul, et nul homme au monde ne devait plus l'enfermer dans ses doigts. Elle regardait sa vie comme enchaînée et sa pudeur se fut révoltée à l'idée seule d'un autre hymen.

Elle montra donc une gaieté réelle ou si bien jouée, qu'elle eût trompé l'observateur le plus fin, et, relevant Paul, toujours à genoux à ses pieds, elle le promena à travers les allées obstruées de fleurs et de plantes de son jardin inculte, jusqu'à une place où la végétation, en s'écartant, laissait apercevoir la mer comme un rêve bleu d'infini. — Cette sérénité lumineuse dispersa les pensées sombres de Paul : Alicia s'appuya sur le bras du jeune homme avec un abandon confiant, comme si déjà elle eût été sa femme. Par cette pure et tendre caresse, insignifiante de la part de tout autre, décisive de la sienne, elle se donnait à lui plus formellement encore, le rassurant contre ses terreurs, et lui faisant comprendre combien peu les touchait les dangers dont on la menaçait. Quoiqu'elle eût imposé silence d'abord à Vicé, ensuite à son oncle, et que le comte Altavilla n'eût nommé personne, tout en recommandant de se préserver d'une influence mauvaise elle avait vite compris qu'il s'agissait de Paul d'Aspremont ; les obscurs discours du beau Napolitain ne pouvaient faire allusion qu'au jeune Français. Elle avait vu aussi que Paul, cédant au préjugé si répandu à Naples, qui fait un jettatore de tout homme d'une physionomie un peu singulière, se croyait par une inconcevable faiblesse d'esprit, atteint du fascino, et dé tournait d'elle ses yeux pleins d'amour, de peur de lui nuire par un regard pour combattre ce commencement d'idée fixe, elle avait provoqué la scène que nous venons de décrire, et dont le résultat contrariait l'intention, car il ancrant Paul plus que jamais dans sa fatale monomanie.

Les deux amants regagnèrent la terrasse, où le commodore, continuant à subir l'effet de la musique, dormait encore mélodieusement sur son fauteuil de bambou. — Paul prit congé, et miss Ward, parodiant le geste d'adieu, lui envoya du bout des doigts un imperceptible baiser en disant : « A demain, Paul, n'est-ce pas ? » d'une voix toute chargée de suaves caresses.

Alicia était en ce moment d'une beauté radieuse, alarmante, presque surnaturelle qui frappa son oncle réveillé en sursaut par la sortie de Paul. — Le blanc de ses yeux prenait des tons d'argent bruni et faisait étinceler les prunelles comme des étoiles d'un noir lumineux ; ses joues se nuançaient aux pommettes d'un rose idéal, d'une pureté et d'une ardeur célestes, qu'aucun peintre ne posséda jamais sur sa palette ; ses tempes, d'une transparence d'agate, se venaient d'un réseau de petits filets bleus, et toute sa chair semblait pénétrée de rayons ; on eût dit que l'âme lui venait à la peau.

« Comme vous êtes belle, aujourd'hui, Alicia ! dit le commodore.

— Vous me gêtez, mon oncle ; et si je ne suis pas la plus orgueilleuse petite fille des trois royaumes, ce n'est pas votre faute. Heureusement, je ne crois pas aux flat teries, même désintéressées.

— Belle, dangereusement belle, continua en lui-même le commodore ; elle me rappelle trait pour trait, sa mère la pauvre Nancy, qui mourut à dix-neuf ans. De tels anges ne peuvent rester sur terre : il semble qu'un souffle les soulève et que des ailes invisibles palpitent à leurs épaules : c'est trop blanc, trop rose, trop pur, trop parfait ; il manque à ces corps étherés le sang rouge et grossier de la vie. Dieu, qui les prête au monde pour quelques jours, se hâte de les reprendre. Cet éclat suprême m'attriste comme un adieu.

— Eh bien, mon oncle, puisque je suis si jolie, reprit miss Ward, qui voyait le front du commodore s'assombrir, c'est le moment de me marier : le voile et la couronne m'iront bien.

— Vous marier ! êtes-vous donc si pressée de quitter votre vieux peau-rouge d'oncle, Alicia ?

— Je ne vous quitterai pas pour cela ; n'est-il pas convenu avec M. d'Aspremont que nous demeurerons ensemble ? Vous savez bien que je ne puis vivre sans vous.

— M. d'Aspremont ! M. d'Aspremont ! ... La noce n'est pas encore faite.

— N'a-t-il pas votre parole ... et la mienne ? Sir Joshua Ward n'y a jamais manqué.

— Il a ma parole, c'est incontestable, répondit le commodore vivement embarrassé.

— Le terme de six mois que vous avez fixé n'est-il pas écoulé... depuis quelques jours ? dit Alicia, dont les joues pudiques rosirent encore davantage, car cet entretien, né cessaire au point où en étaient les choses, effarouchaient sa délicatesse de sensitive.

— Ah ! tu as compté les mois, petite fille ; fiez-vous donc à ces mines discrètes.

— J'aime M. d'Aspremont, répondit gravement la jeune fille.

— Voilà l'éclouure, fit sur Joshua Ward, qui, tout imbu des idées de Vicé et d'Altavilla, se souciait médiocrement d'avoir pour gendre un jettatore. Que n'en aimestu un autre !

— Je n'ai pas deux cœurs, dit Alicia ; je n'aurai qu'un amour, dussé-je, comme ma mère, mourir à dix-neuf ans.

— Mourir ! ne dites pas ces vilains mots, je vous en supplie, s'écria le commodore.

— Avez-vous quelque reproche à faire à M. d'Aspremont ?

— Aucun, assurément.

— A-t-il forfait à l'honneur de quelque manière que ce soit ? S'est-il montré une fois lâche, vil, menteur ou perfide ? Jamais a-t-il insulté une femme ou roulé devant un homme ? Son blason est-il terni de quelque souillure secrète ? Une jeune fille, en prenant son bras pour paraître dans le monde, a-t-elle à rougir ou à baisser les yeux ?

— M. Paul d'Aspremont est un parfait gentleman, il n'y a rien à dire sur sa respectabilité.

— Croyez, mon oncle, que si un tel motif existait je renoncerais à M. d'Aspremont sur l'heure, et m'ensevelirais dans quelque retraite inaccessible ; mais nulle autre raison, entendez-vous, nulle autre ne me fera manquer à une promesse sacrée, » dit miss Alicia Ward d'un ton ferme et doux.

Le commodore tournait ses pouces, mouvement habituel chez lui lorsqu'il ne savait que répondre, et qui lui servait de contenance.

« Pourquoi montrez-vous maintenant tant de froideur à Paul ? continua miss Ward. Autrefois vous aviez tant d'affection pour lui ; vous ne pouviez vous en passer dans notre cottage du Lincolnshire, et vous disiez, en lui serrant la main à lui couper les doigts, que c'était un digne garçon, à qui vous confieriez volontiers le bonheur d'une jeune fille.

— Oui, certes, je l'aimais ce bon Paul, dit le commodore qu'émouvaient ces souvenirs rappelés à propos ; mais ce qui est obscur dans les brouillards de l'Angleterre devient clair au soleil de Naples...

— Que voulez-vous dire ? fit d'une voix tremblante Alicia abandonnée subitement par ses vives couleurs, et devenue blanche comme une statue d'albâtre sur un tombeau.

— Que ton Paul est un jettatore.

— Comment ! vous ! mon oncle ; vous, sir Joshua Ward, un gentilhomme, un chrétien, un sujet de Sa Majesté Britannique, un ancien officier de la marine an-